

BULLETIN DE L'INSTITUT POUR L'ÉTUDE DE L'EUROPE SUD-ORIENTALE



Publication
mensuelle ◦

dirigée par

N. IORGA
G. MURGOCI
V. PÂRVAN

◦◦ S'adresser pour la rédaction à ◦◦ Dépôt à la Librairie PAVEL
N. IORGA, Bucarest (Roumanie). SURU, Bucarest (Roumanie)

SOMMAIRE : ARTICLES: *N. Iorga*: La révolution grec-
que sur le Danube. — COMPTES-RENDUS:
Zeiller: Origines chrétiennes. — *Rubió i Lluch*: Grèce ca-
talane. — *Guyon*: Balcanica. — CHRONIQUE.

Imprimerie „Cultura Naamului Românesc“



Prix : 5 francs

Vient de paraître :

REVISTA ISTORICĂ

Directeur N. IORGA

VII-e année.

N-os. 7—9.

SOMMAIRE : *N. Iorga* : Encore un secrétaire occidental à l'époque des Phanariotes. — *Victor Motogna* : Contribution à la connaissance de la vallée du Someș ; Etymologie du nom roumain du Danube. — Documents roumains ; un lecteur roumain de Pétrarque en 1821. — *Karadja* : Correspondance de Capodistria avec le prince Jean Caragea. — Comptesrendus (il est question de Silviu Dragomir, A. D. Xénopol, Sévère Zotta, J. Săn-Georgiu). — *Chronique*.

BULLETIN DE L'INSTITUT

POUR

L'ETUDE DE L'EUROPE SUD-ORIENTALE

La révolution grecque sur le Danube

— quelques renseignements nouveaux, surtout de source roumaine —

I.

La personnalité d'Alexandre Ypsilanti, lequel, passant le Pruth en février 1821, avec son ami Georges Cantacuzène et un petit nombre d'initiés, commença sur terre roumaine la révolution qui, dans son intention, poursuivant le but du rétablissement de l'Empire byzantin, voulait soulever toutes les nations chrétiennes soumises au Sultan, n'est pas connue avant le moment de cette apparition romantique.

Une source tout récemment publiée, les Mémoires, imprimés en 1913¹, de la comtesse autrichienne Loulou Thürheim, une des personnes en vogue dans le grand monde de Vienne, nous donnent le moyen de connaître le jeune général russe, fils du prince Constantin qui régna comme «roi» sur les deux Principautés et soutint la cause serbe, et d'une Roumaine de la famille, très douée, des Văcărescu, qui donna quatre poètes à la littérature de sa patrie.

Avec la finesse phanariote du père et les penchants idéologiques venant du côté de sa mère, d'une figure assez agréable, Alexandre, qui se montra en 1817 à Vienne, devait plaire. Et il plut en effet, jusqu'à l'illusion de l'amour, à une sœur de la jeune comtesse, la princesse Razoumovski, courtisée par ce que le monde aristocratique viennois avait de plus distingué.

En juillet Ypsilanti était à Karlsbad. La comtesse Thürheim savait quelle était sa descendance, mais avant tout elle prisait les hautes qualités de société du jeune général. „Il avait une tête caractéristique (*ein Charakterkopf*), des yeux splendides, de belles dents, un type de beauté absolument oriental, des manières supérieures (*vorzüglich*); il était modeste, plein de phantasie; quelque chose de nostalgique (*sehnsüchtiges*) et ce-

¹ *Mein Leben, 1788-1811, Erinnerungen aus Österreichs grosser Welt*, Munich 1913.

pendant héroïque dans son attitude; il avait perdu son bras droit à Kulm : tout cela faisait d'Ypsilanti une figure de roman ¹."

Plus loin cette description est ainsi complétée : „Né presque en exil, le jeune homme a gardé certains souvenirs de jeunesse et un penchant pour la mélancolie qui sont encore exagérés par son tempérament passionné et une phantasie enflammée. Abandonné à lui-même dès l'âge de quatorze ans, élevé sous les yeux de l'empereur Alexandre, presque ensemble avec les jeunes Grands-Ducs et disposant d'une grande fortune, il a su échapper aux écueils du marais de viccs de Pétersbourg, se mouvoir toujours seulement dans la meilleure société et se gagner de cette façon l'estime de toutes les honnêtes gens avant de pouvoir prouver encore par ses actions qu'il en est digne. Peut-être Capo-d'Istria a-t-il été son ange protecteur : au moins professait-il pour celui-ci un enthousiasme sans bornes et une profonde reconnaissance ². „Je me sens“, disait-il, „meilleur, quand j'ai passé quelques heures avec le comte Capo-d'Istria ³“ : la comtesse croyait voir en lui un Socrate moderne.

Ce dernier détail n'est pas inutile pour trouver la source des projets d'Ypsilanti. La lettre, que nous avons publiée jadis, de l'impératrice Elisabeth, qui parle de son entreprise comme d'une affaire arrangée à Pétersbourg même, a échappé jusqu'ici à l'attention de ceux qui ont étudié les origines de la révolution grecque ⁴.

Ypsilanti partit pour Franzensbad avec cette famille autrichienne, qui allait y suivre une cure. En chemin on passa par la localité même où le prince avait été blessé.

Dans l'intimité d'une ville d'eaux, il tombe amoureux, ainsi que nous l'avons dit, d'une des demoiselles Thürheim. Soignant le mari, le prince russe Razoumovski, qui s'était cassé une jambe, Ypsilanti racontait des anecdotes russes — parmi lesquelles une affreuse —, écrivait des nouvelles en concurrence avec la comtesse Loulou, qui publia la sienne, «le Rocher», au bénéfice de la cause grecque, en 1827, à Paris, et faisait

¹ II, pp. 228-229.

² *Ibid*, p. 241. Sur les intentions „culturales“ du comte dans la formation de l'Hétairie voy notre *Revista Istorică*, No. de juillet-septembre 1921.

³ Mémoires cités, p. 244.

⁴ *Nos Actes et fragments*, II, p. 532.

discrètement sa cour à la jeune personne. De Franzensbad il se rendit à Prague, où se trouvait, paraît-il, une de ses sœurs gravement malade. Il devait aller à Vienne, mais une lettre de sa mère, dont l'état de santé était aussi mauvais, le rappela à Kiev. On l'attendait chez les Thürheim pour l'hiver prochain. Bien que sa mère eût regagné la santé, il ne reparut jamais à la place où il avait laissé de si bons souvenirs¹.

II.

Trois ans plus tard, arrivant à Jassy, il fut reçu par le Métropolitain Benjamin Costachi, qui le connaissait bien, ayant été sous le prince Constantin chef de l'Église du pays, et béni comme libérateur chrétien, mais surtout comme avant-coureur des armées du Tzar. Le prince Michel Soutzo, qui régnait alors en Moldavie, était gagné à la cause. Mais les boïars observèrent une attitude absolument réservée. En dehors de la différence nationale, irritée par les tentatives des derniers Phanariotes, surtout de Charles (Scarlate) Callimachi, d'introduire la langue grecque dans l'enseignement supérieur, dans la législation et même dans la pratique administrative, on ne voulait pas se compromettre sans avoir vu les soldats du général Wittgenstein, commandant des troupes russes en Bessarabie, dont on avait présenté l'entrée en Moldavie comme prochaine.

Les rapports des consuls de France, d'Autriche et de Prusse, publiés dans la grande collection roumaine des «Documents» qui portent le nom de leur premier éditeur, Hurmuzaki, montrent l'état d'esprit de la population. Sauf parmi les Arnauts (Albanais) du prince, les écoliers du gymnase et certains négociants et artisans, on était décidément contre ceux qui venaient troubler le repos d'un pays qui se relevait à peine des misères d'une occupation russe ayant duré six ans, de 1806 à 1812, pour laisser, par le rapt de la Bessarabie, la principauté moldave réduite à la moitié.

L'armée grecque, qui contenait les «maurophores» et «hiérolochites», ayant, comme les soldats de la liberté allemande contre Napoléon, la tête de mort sur leurs bonnets, et des cavaliers armés à la russe et portant les noms d'uhlans et de

¹ Mémoires cités, pp. 237, 244, 250, 254-251.

Cosaques, se dirigea vers Galatz, où eut lieu le second massacre des Turcs, ordonné par Basile Caravia.

Dans cette ville les équipages des vaisseaux venant d'Orient participèrent au mouvement sans accroître cependant le nombre des soldats d'Ypsilanti.

On sait maintenant que le grand projet avait compris d'abord aussi un nouveau soulèvement serbe, conduit par Carageorges : le capitaine Géorgakis (pour les Roumains : Iordachi), dont la femme, Stana, était probablement Roumaine, — ainsi que la veuve de Haïdouc-Velico, un des capitaines, dans la Craïna roumaine, de la révolution de 1804, — était venu en Moldavie dès 1817 avec Carageorges, et celui-ci avait prêté le serment qui l'affiliait à l'Hétairie dans la propre maison de campagne des Ypsilanti, près du monastère de Galata, dans les environs de Jassy (voy. plus haut, p. 76). Quelques semaines plus tard il était tué par son rival Miloch Obrénovitsch, mais ses compagnons Milenco et Dobrniatz continuèrent les relations avec les conjurés. De Chişinău en Bessarabie Alexandre avait écrit, en janvier 1821, à Miloch lui-même, lui proposant une « alliance offensive et défensive, éternelle et indissoluble » contre le Sultan : on devait commencer la collaboration dans le terme de trois mois. Il n'y eut cependant que la révolte, bientôt étouffée, de Dobrniatz et d'un certain Abdoula (*ibid.*, p. 77).

Mais les anciens soldats de Carageorges, comme Hadschi-Prodane Gligóriévitsch, auteur du complot de Tschatschak en 1814, les deux Makédonski, les capitaines Iova, Guentscho, etc., Serbes et Bulgares de Macédoine, vivaient depuis des années dans la principauté valaque et Géorgakis les avait gagnés à l'Hétairie ; beaucoup d'entre eux étaient entrés dans les rangs des gardes „arnoutes“ du prince Alexandre Soutzos, un vieillard de l'ancien régime, qui finit ses jours peu de temps avant l'irruption d'Ypsilanti. Et surtout il avait gagné à Vienne, à l'époque du congrès, un jeune boïar valaque de la classe la plus modeste, né de parents paysans de l'Olténie, qui avait fait de bonnes études dans une riche famille à Craïova, connaissait le grec et l'allemand, était capable de défendre une cause en justice et auquel, enfin, la participation comme officier du corps libre valaque à la guerre des Russes contre les Turcs du côté de la Serbie avait contribué à donner l'idée d'un

mouvement comme celui de Carageorges, avec l'„assemblée du peuple“ (*adunarea poporului*) en armes, avec la protestation devant le Sultan contre les abus, avec le rétablissement des bonnes coutumes et l'administration par les indigènes. Déjà au mois de février, Théodore (Tudor) Vladimirescu (il était né à Vlădimiri, et les Russes l'avaient inscrit sous ce nom dans les contrôles de l'armée), avait quitté Bucarest avec un drapeau demandant l'appui du Ciel pour la cause populaire, et les pandours-gendarmes, les paysans de l'Olténie lui avaient créé une armée. Les boïars qui administraient la principauté au nom de Scațlate Callimachi, nommé à la place de Soutzos, cherchèrent tour à tour à le gagner et à le soumettre par la terreur, en lui députant un poète de la famille des Văcărescu, Nicolas, *donc parent d'Ypsilanti*, et un Phanariote, probablement gagné au mouvement hétéiriste, Constantin Sămurcaș (Samourkassi). Ils paraissent avoir fait leur possible pour fomenter le mouvement et l'orienter du côté grec. En tout cas, Géorgakis et son auxiliaire grec Pharmakis, envoyés pour réduire par la force cette révolte paysanne, avaient „fraternisé“ avec les insurgés qui, par Craiova et Slatina, se dirigeaient vers Bucarest.

A Jassy, par une proclamation imprimée en roumain, Ypsilanti, qui ne prenait aucun titre dans un pays qui le connaissait bien et dans lequel il avait des terres sur la rivière de Bistrița, du côté de la montagne¹, assurait qu'il n'a que l'intention de traverser la principauté, dans laquelle il n'entend rien changer, recommandant le prince Michel et assurant qu'on saura repousser les „Turcs désespérés“ qui essaieraient une invasion, «car une forte puissance est prête à punir leur témérité»². En même temps il recommandait aux Arnauts de s'inscrire dans les rangs de son armée, au lieu de servir de laquais aux boïars, humiliant leur nation, dans laquelle ils ne seront plus comptés s'ils ne se décident pas³. Le 18 mars suivant, arrivé à la station de poste de Mizil, entre Buzău et Ploiești, il s'adressait aux habitants de la principauté valaque et surtout à ceux de Bucarest, se plaignant de ce que les boïars s'étaient

¹ *Studii și documente*, VI, p. 8 et suiv.

² *Ibid.*, VII, pp. 85-86.

³ *Nos Izvoare privitoare la Tudor Vladimirescu*, Bucarest 1921, pp. 52 et 59.

enfants, en grande partie, à son approche: il assurait encore une fois qu'une parfaite discipline règne entre les siens¹. Malheureusement ce n'était pas vrai, et l'„armée“ ressemblait plutôt à une grosse bande de pillards.

A Ploiești le recrutement des éléments disponibles continuait, sans aucun discernement. Comme il y avait parmi eux beaucoup de Slaves, on appelait le mouvement une „zavéra“ (pour la foi“). On demandait les provisions aux paysans, qui devaient subir cet accroissement des charges qui pesaient ordinairement sur leur travail.

Enfin Ypsilanti prit le chemin de Bucarest. Théodore se trouvait à ce moment dans les environs, au couvent de Cotroceni; un Grec, devenu colonel d'Arnauts, Sava, occupait la Métropole, dans une attitude de neutralité inquiétante; dans la population il n'y avait aucun intérêt pour la révolution, et seuls les écoliers et les artisans, comme à Jassy, sous la conduite du professeur Constantin Cyriaque Aristias, firent une démonstration pour la cause hellénique, plantant au-dessus d'une porte le drapeau du phénix, aux cris de: „Demain sur celles de Byzance“².

Le chef des insurgés grecs s'établit à Colentina, maison de campagne de la famille Ghica. Les siens se livrèrent à des excès dans la capitale, jusqu'à l'intervention impérieuse de Théodor³. Une entrevue paraît avoir eu lieu entre Ypsilanti et ce chef valaque que le beizadé, le fils du prince qui avait régné sur le pays quelques années auparavant, le descendant d'une grande famille de boïars considérait avec un mépris blessant. Cioranu, qui parle plus largement de cette rencontre, assure que Théodore demanda au prince de partir pour épargner un pays qui appartient à une autre nation que la sienne. Les boïars intervinrent aussi, et, comme on apprenait le passage prochain des Turcs de Silistrie, Ypsilanti consentit à se retirer à Târgoviște, ancienne capitale de la Valachie, du côté des montagnes, pendant que Théodore lui-même, refusant de confondre les deux armées, se dirigeait vers Pitești pour passer ensuite dans cette Olténie où il se sentait le maître. Le chef de sa

¹ *Ibid.*

² Michel Cioranu, aide-de-camp de Théodore, *ibid.*

³ *Ibid.*, et Dârzeanu, autre contemporain, *ibid.*, p. 60 et suiv.

garde serbe, Ch'riac Popescu, prétend qu'à ce moment il aurait parlé à son armée, très bien organisée et disposant de canons, qu'il allait combattre résolument contre les Turcs qui n'avaient pas acquiescé à ses demandes présentées dans la forme cérémonieuse de coutume¹.

Le prince phanariote administrait tout une partie du pays, imposant des contributions, et dans sa résidence il laissait se suivre les bals et les soirées à la mode de Pétersbourg et de Vienne. Il faisait une excursion à Câmpulung. L'ancien ami des demoiselles Thürheim, avec ses compliments, ses dispositions poétiques, sa soif d'aventures reparaissait à cette heure critique. Devant Bucarest, il s'était évertué à rédiger tout un projet de gouvernement représentatif à l'usage de la Valachie, libérée des Turcs et confédérée à son nouvel empire byzantin : il fut publié le 19 avril. Ypsilanti reçut avec indifférence la nouvelle que, à Laybach, son protecteur, l'empereur Alexandre, le condamnait, ordonnant que son nom soit rayé des listes des officiers russes et que le lieutenant du Patriarce assassiné le fulminait de son excommunication. A ceux qui doutaient—et ils étaient de plus en plus nombreux—il parlait de l'immanquable intervention des armées russes. Comme son âme était noble, on comprend ce qu'il devait ressentir lorsqu'il recourait à cette tromperie.

Pendant ce temps les siens ne reconnaissaient aucune discipline ; ils vendaient les provisions arrachées aux paysans et jusqu'au plomb, réquisitionné pour les balles, des églises de Târgoviște².

La situation était devenue tragique. Les Turcs s'approchaient. Théodore se déroba devant les propositions de collaborer à la défensive. Devant le danger d'être pris entre deux ennemis, Ypsilanti donna à Géorgakis l'ordre de se saisir du « paysan » et de le lui amener. Comme celui que la population saluait du nom de „prince“ défendait rigoureusement tout acte de pillage, faisant exécuter les coupables, comme une moitié de son armée était composée d'Arnauts et de „zaverdschis“, ses ennemis déclarés, il fut abandonné par les siens. Arrêté à Golești, Théodore fut mené à Târgoviște, à cheval, par Câmpulung. Ar-

¹ *Ibid.*, plus loin.

² Dârzean, p. 81 et Cioranu.

rivé devant Ypsilanti, il fut jugé d'après les statuts de l'Hétairie et condamné à mort, par la commission de boïars affiliés que présidait Caravia. Le prince confirma la sentence. Le chef populaire de sa nation et le représentant de ses droits ne fut pas exécuté; on le massacra avec les handschars. Ses meurtriers s'appelaient Kavaléropoulos et Lassanis.

Cet acte infâme était un coup mortel porté à l'insurrection elle-même. L'armée de Théodore sans les talents et l'autorité de son chef et, en outre, soumise sans cesse à une surveillance incommode et injurieuse, ne pouvait rendre que des services de beaucoup inférieurs à ceux qu'on attendait d'elle. Quant aux soldats d'Ypsilanti lui-même, l'avant-garde d'Arnauts fut facilement mise en déroute par les forces turques qui avançaient, dans la vallée de Cornașel. Elle se retira à Târgoviște.

Le prince et ses frères Nicolas et Georges, qui se trouvaient à Câmpulung, sans qu'on puisse saisir le but de ce voyage, descendirent à Pitești, puis à Râmnic, en Olténie, laissant Pharmakis, avec 600 Arnauts et deux canons, à Argeș¹. Georges Cantacuzène, qui se trouvait à Buzau avec une autre troupe, fut complètement battu et réussit difficilement à se sauver.

Déjà à Dragășani, dans la vallée de l'Olt, les pandours de Théodore avaient soutenu pendant deux jours un combat acharné contre un corps de Turcs, de beaucoup plus nombreux². Comme les canons avaient été retenus par Géorgakis, il fallut cependant abandonner le terrain. Caravia, qui arriva bientôt sur la place, crut avoir à faire avec une simple bande et communiqua cette opinion au chef suprême. Il reçut l'ordre de les attaquer, mais ses soldats indisciplinés s'attardèrent dans les vignobles. Une forte pluie avait mouillé la poudre. La bataille, livrée le lendemain, fut un massacre. Les maurophores seuls avaient résisté. Les canons étaient restés entre les mains des vainqueurs. Caravia s'était déshonoré en donnant aussitôt l'ordre de retraite.

Alexandre Ypsilanti le désigna par un ordre du jour d'une violence sans exemple à la réprobation de la nation entière. De son côté, il passa trois jours dans le vieux monastère de

¹ Dârzeanu, pp. 86-87.

² Chiriac Popescu.

Cozia. Les siens, en pleine déroute, le poursuivaient menaçants en lui demandant leurs salaires et des mesures de préservation. Il répondit que les Autrichiens envoient déjà tout un corps d'expédition à leur secours, et fut très heureux de pouvoir passer, sous la garde, seule assurée, de ces pandours, dont il avait fait tuer le chef¹, par Câineni, sur les terres de l'empereur, qui, conformément aux décisions de Laybach contre les révolutionnaires de toute nation, le fit enfermer pour des années dans la prison de Muncaciou.

Sa proclamation du 6 juillet livrait à l'opprobre Sava, qui n'avait pas voulu quitter Bucarest, ainsi que Constantin Duca, un des principaux commandants, Basile Pavlos, le «dissolu» Nicolas Scouphos et les «Phanariotes» Georges Manos et Grégoire Soutzos. Sava, après avoir été chargé par les Turcs de donner la chasse aux insurgents dans la montagne, fut appelé par le kéhaïa, le lieutenant du Pacha de Silistrie, qui commandait à Bucarest et aussitôt massacré, avec ses lieutenants Michali et Guentscho, et ses soldats.

Géorgakis n'avait pas pris part à la bataille, étant resté à Argeş avec Pharmakis. Il se traîna, avec un petit nombre des siens, au pied des montagnes jusqu'au Moldavie.

Là-bas un dernier effort d'intéresser les Russes livrant une bataille aux Turcs du Pacha de Brăila (Ibraïi), à Sculeni, sur le Pruth, en face du rivage bessarabien gardé par les Cosaques, ne réussit pas. Il y eut le même déplorable massacre qu'à Drăgaşani. Dans sa «Triste Tragédie»³, le Vornic Alexandre Beldiman décrit seul les péripéties de cette rencontre désastreuse. Géorgakis chercha un abri dans le couvent de Secul, où il finit par mettre feu aux poudres pour échapper par une mort héroïque au supplice qui l'attendait. Moins courageux, Pharmakis, qui avait capitulé, expia sur une place de Constantinople. Diamantis (Iamandi) Giuvara (Djouvara), qui s'était réfugié à Cozia, mené dans la Capitale turque, eut le même sort⁴. Quant à Hadschi-Prodan, à Makédonski,

¹ Cioranu.

² Dârzeanu, pp. 94-93; Cioranu.

³ Kogălniceanu, *Cronicele României*, III, p. 374 et suiv.

⁴ Dârzeanu, pp. 99-100.

s'étant enfermés dans le cloître-citadelle de Tismana, ils réussirent à s'enfuir en Autriche.

Nous avons voulu préciser en quelques pages, à l'occasion du centenaire, ces faits en grande partie mal interprétés.

N. Iorga.

* * *

Jacques Zeiller, *Les origines chrétiennes dans les provinces danubiennes de l'Empire romain*, Paris 1918 (fascicule CXII de la „Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome“).

M. Zeiller, qui avait commencé par une étude sur les origines chrétiennes dans la Dalmatie romaine, a recueilli d'immenses matériaux pour ce gros ouvrage d'à peu près 700 pages, et il les énumère dans une bibliographie très soignée. Nous recueillerons parmi les données nombreuses et variées que contient cet important ouvrage surtout ce qui nous a paru être particulièrement nouveau. Le territoire sur lequel s'étend cette exposition comprend les régions touchant au Danube des circonscriptions administratives dont l'auteur montre les vicissitudes dans l'Introduction; la date extrême où il s'arrête est la fin du règne de Justinien.

Le premier chapitre est consacré uniquement à la géographie historique (un Noviodunum aussi dans la Pannonie, à côté de Noviodunum-Noyon et de Noviodunum — Isaccea; cf. aussi Bononia-Vidin, Bononia-Boulogne, Bononia-Bologne —, puis Celeia dans le Norique et le Celeiu roumain; les Alpes cottiennes et les monts Coți en Valachie. Les *parae* thraces se rencontrent-elles en Pannonie: Drizipara? L'auteur ne l'admet pas. Les Latobici pannoniens sont aussi des Celtes). Certains noms actuels sont rendus d'une manière peu exacte (Anadol-koi, pour Anadolchioiu, Kara-Naub, pour Caranasuf, Muraratu pour Caramurat; Rhisinium n'est pas Cattaro, mais bien Risano, etc. Les cultes orientaux sont amenés par les soldats — on le savait depuis longtemps pour la Dacie —, mais aussi par les éléments civils. Un centre important du mithraïsme était à Carnuntum, comme à Aquilée, et M. Z. signale la ressemblance entre le nom du bourg de Comagenae dans le Norique et celui de la Comagène asiatique (y a-t-il plus que cela?). Il y avait des Syriens à Zeugma. Les cultes indigènes se confondirent avec ces religions importées.

Passant à son propre sujet, l'auteur croit avec raison que la prédication de l'apôtre André en „Scythie“ n'a pu regarder que la Scythie balcanique. *Il y a eu sans doute une prédication à travers la Mer Noire.* Tout ce qui est dit sur l'abandon de la Dacie par l'élément romain représente des vues qui ont été depuis longtemps écartées par une critique plus avisée: avec Rösler, Hunfálvy et Cihac on est sur ce point fatalement très en arrière. Ce que M. Zeiller raconte lui-même sur les Noriciens qui, malgré l'ordre formel d'Odoacre, n'évacuèrent pas leur patrie devant les Ruges, gardant même leurs relations avec l'Italie et le culte de leurs saints (p. 131 note 3), est concluant. Les évêques gardèrent leurs résidences et nouèrent des relations avec les Mérovingiens (p. 133, note 10). Si M. Z. eût rapproché la *biserică* (*basilica*) des Roumains du nom analogue que l'église porte en Sardaigne, il n'en aurait pas fait un argument pour retarder jusqu'au IV-e siècle la christianisation de la Dacie. Si le signe de la croix existe sur une pierre, le D. M. des dieux mânes n'infirme pas le caractère chrétien de l'inscription. Le „roman“ d'Eustate Placide doit avoir cependant, même avec une chronologie défectueuse, une base réelle (p. 41). La mention de Goths chrétiens avant le passage du Danube (p. 41 note 4) prouve d'une manière irréfutable, à notre avis, qu'une population romaine en-deçà du Danube existait et qu'elle était chrétienne (les noms, latins ou goths, ont seulement une importance secondaire). Il est très probable même que la christianisation des Goths avait déjà commencé, même sous la forme arienne, sur la rive gauche, où un de leurs chefs, Fridigern, prenait le titre, coutumier chez les Roumains, comme chez les Sardes, de *juge* (*judex*). S. Mercure, à l'époque de Dèce, était le fils du «Scythe» Gordien: bien que sa Vie fût écrite à une époque tardive, le fait lui-même reste (pp. 47-48).

M. Zeiller passe à la persécution de Dioclétien et aux martyrs qu'il fait surgir dans ces régions. S. Jules souffrit à Durostorum (cf. Ruinart, *Acta*, p. 614; *Analecta Bollandiana*, année 1912, p. 268 et suiv. ainsi qu'Hésychius); Marcien et Nicandre, Pasistrate et Valentin peut-être aussi. Certains de ces saints étaient honorés aussi à Tomi (p. 57 note). Suit l'énumération des martyrs „authentiques“ qui ont souffert dans le Norique et en Pannonie (évêchés à Sirmium, „cité de S. Dé-

mètre", aujourd'hui Mitrovitzza, Siscia, et Petovio au IV^e siècle ; communautés puissantes à Sirmium, Singidunum et Cibalae). Novae-Sichtov a aussi son martyr: S. Lupus. Les Quatre Couronnés, des mineurs dans les carrières de pierre et des sculpteurs, viennent aussi de Sirmium. Il y aussi des martyrs pour Bononia-Vidin et pour Ratiaria (p. 100).

M. Zeiller s'arrête plus longuement sur les martyrs de Durostorum: Maxime, Quintilien et Dadas, exécutés dans la localité, voisine, d'Ozobia, et surtout S. Dasius (*Analytica Bollandiana*, XVI, p. 5 et suiv.). Parmi les érudits roumains, M. Popa en a fait une étude spéciale dans son livre sur Silésie: il ne connaissait pas la riche bibliographie citée par M. Zeiller. On a attribué ce martyr aussi à Axiopolis (p. 112): ses restes se conservent à Ancône, où on a retrouvé l'inscription même du sarcophage (*ibid.*). L'auteur rejette l'authenticité des coutumes populaires mentionnées dans la Vie: on les a cependant rattachées à des usages qui subsistent dans certains détails. M. Zeiller signale avec raison ce refuge en terre d'Italie des reliques devant les invasions barbares. Il correspond à un grand mouvement de population vers l'Occident.

A Axiopolis même, dans la Dobrogea actuelle, on a les Saints Cyrille, Quindeus (Chindeus, en Gaule; le son est celui du *k*), peut-être même Hermès, Irénée, Zénon, Dion, Acace et Crispion (p. 116). A Tomi les martyrs sont légion (pp. 117-8): il y a un Christus, un Pappos, un Zoticus, un Straton, un Marcobe, un Gordien, Élie, un Lucien, un Valérien. S. Flavien et Phillipe, peut-être Héraclé et Paul aussi, périrent à Noviodunum-Isaccea. Il y aurait même des martyrs asiatiques à Halmyris, à Dinogétia (un S. Alexandre). On ne peut pas fixer la place du sacrifice d'Ursicinus.

C'est en Illyrie d'abord, à Siscia, qu'apparaît le monogramme chrétien sur les monnaies de Constantin-le-Grand, originaire lui-même de ces contrées. Un martyr, Émilien, est identifié à Durostorum sous les successeurs de cet empereur (p. 126 et suiv.)

Un autre chapitre est consacré aux séries épiscopales: Lauriacum, Aguntum, Petovio, Tiburnia, Celeia, Aprianus (Juva-vum-Salzburg est du VII^e siècle seulement), dans le Norique, puis, en Pannonie: Siscia et Jovia, plus Emona, Sabaria (patrie de S. Martin), Scabantia, Mursa, Sirmium (un évêque

Domnus), peut-être Carnuntum, Sopianae, Cibalae, Bassiana ; en Mésie : Viminacium, Singidunum, Ratiaria, Horreum Margi, Margum, Aquae (au Nord ou au Sud du Danube ?), Castra Martis, Oescus (Iscus), Sardica (Sofia), Naissus, Remesiana, Pantalía, Scupi (un évêque Dacus), Mariana, Ulpiana, Doclea, Zappara, Stobi, Marcianopolis, Odysos, Durostorum (évêques: l'écrivain Auxentius, Jacques, 431, Monophile, 458), Nicopolis (Marcellus 458, Amantius 518), Novae (Petronius 430, Secundianus 448-9, Pierre 458 ; l'Église existait encore en 594), Appiaria, Abrittus (Marcien 458), Sexanta-Prista, Tomi (Bretanio vers 369, Géronce-Térence, v. 381, Théotime v. 400, Timothée v. 431, Jean, écrivain, 431-49, Alexandre v. 449-51, Théotime v. 458, Paterne, v. 519, Valentinien v. 550, 553). Ces chefs chrétiens défendent, comme les évêques des Gaules, leurs cités contre les barbares (celui de Sirmium et les Huns en 448 ; p. 146 ; en 500 les «Bulgares», les «Vulgares», c'est-à-dire les Avars, l'occupèrent, et Théodoric la reprit, d'après Cassiodore, Chron.que, année 504). En 458 l'Empire ne les considérait plus comme étant sous sa domination (p. 151) : Justinien rétablit l'ancien état de choses. Vers la fin du siècle ce sont encore les évêques qui négocient avec les Avars, leur demandant même le serment sur les évangiles ; certaines cités, comme Durostorum, avaient déjà succombé.

Toutes les autres notices regardant ces Églises sont réunies dans le chapitre VII (à Savaria deux peintres étrangers). Je ne comprends pas pourquoi les „moines scythes“ dont on connaît l'histoire, ne devaient pas résider en Scythie Mineure, à Tomis, et pourquoi, au VI-e siècle, ils devaient être des Goths (p. 182). M. Zeiller recueille aussi tous les vestiges d'architecture chrétienne, et il décrit ainsi ceux de Troesmis, d'Axiopolis, de Tropaeum Traiani (qui n'était pas résidence d'un évêque ; y aurait-il des Églises ariennes gothes du V-e et du VI-e siècles ? Mais les Goths n'y étaient plus) dans la Dobrogea. Cette région dépasse le Norique lui-même par l'importance de ses édifices. Il faut se l'expliquer aussi par le fait que la flotte des empereurs byzantins domina sans interruption la Mer Noire et le Danube.

La deuxième partie s'occupe d'abord de la querelle entre ariens et «orthodoxes». On relève d'abord l'œuvre littéraire de

l'évêque Victorin de Poetavio : c'est un commentateur rude et naïf des Écritures. M. Zeiller paraît indiquer un rapport entre l'arianisme et les anciennes doctrines orientales professées sur la Danube (p. 214). En 325, à Nicée, quatre évêques de cette région condamnaient cependant la doctrine arienne. Arius et certains de ses adhérents étaient exilés sur le Danube : Valens de Mursa et Ursacius de Singidunum furent gagnés à sa doctrine et ils participèrent au nouveau synode de Tyr, qui, en 335, se prononça pour l'«hérésie». Valens espérait devenir par sa victoire patriarche d'Aquilée, où il ne fut pas accepté. Libéré après la mort de Constantin, Athanase, qui revenait des Gaules, rencontra à Viminacium le nouvel empereur Constance. Les évêques illyriens continuèrent la tradition „moyenne“ d'Eusèbe de Nicomédie, l'„homéisme“. Un concile à Sardique (345) devait amener la réconciliation ; on sait qu'il se sépara en deux : Orientaux d'un côté, Occidentaux de l'autre. Ces derniers, restés seuls sur place, condamnèrent Ursacius et Valens. Tout ce long chapitre, plein d'explications dogmatiques et autres, utiles en elles-mêmes, ne tient du reste que faiblement au sujet de l'ouvrage. Malgré tous les arguments, l'appel obligatoire au Siège romain est „inquiétant“. Athanase restait à Naïssus. Bientôt après, Photin, évêque de Sirmium, arrive à jouer un grand rôle dans les querelles dogmatiques : sabeilien, il niait presque la divinité du Christ. Valens et Ursicinus désavouèrent leur voisin, condamné.

Après l'usurpation de Vetriciano, proclamé à Sirmium, Constance, l'ayant vaincu, reprend le pouvoir (350). On lui demanda de chasser Photin. Eunomius, le chef des ariens extrêmes, était exilé à Halmyris. L'Église officielle se créa ainsi, et elle sera arienne. On réussit à écarter l'hérésiarque et son disciple de Ratiaria. Mais bientôt le successeur de Photin et les deux anciens adhérents d'Arius reprennent leur ancienne attitude, à laquelle ils réussissent à gagner l'empereur lui-même. En 351 ils combattaient Athanase.

Pour ne pas perdre le sens général et la logique de ces événements il faut passer, par dessus deux chapitres de l'auteur, à celui qui traite de la conversion des Goths à cet arianisme officiel.

Déjà au III-e siècle Commodien mentionnait les barbares qui subissaient l'influence morale des prisonniers romains (p. 408). Les Asiatiques surtout exercèrent une pareille influence, comme Eutychès de Cappadoce. On connaissait, au commencement du IV-e siècle, Théophile, évêque grec des Goths de Crimée. M. Zeiller observe que la croix apparaît dès 296 dans les monnaies de Totorsès, roi, probablement scythe, de Panticapée. Un vague souvenir de S. Clément martyr flotte dans la tradition du pays. L'auteur donne la liste des évêques de Bosphore, pour les Scythes, au III-e et au IV-e siècles. Les évêques de Phanagoria et de Zichia étaient pour la même population, ainsi que celui de Nikopsis. La situation dans ce Chersonèse Taurique est pareille à celle dans la Scythie Mineure.

Au commencement du V-e siècle il y avait déjà en Crimée un évêque de race gothe, Unila, qui entretenait à Constantinople le couvent de Promotus. Tel évêque du VIII-e siècle porte le nom de Johanna.

Des Cappadociens auraient évangéisé d'abord les Goths danubiens (origine cappadocienne de l'évêque Ulfila; c'est aussi le cas pour son successeur Séléna; sur les relations, multiples, avec la Cappadoce voy. pp. 418-419). A côté des anciens soldats germaniques, des missionnaires officiels ajoutèrent leur œuvre: M. Zeiller les fait partir de la Marcianopolis arienne, de là Tomi orthodoxe, dont les fidèles ne pouvaient être que les ancêtres des Roumains. Un hérétique, Audius, fixé en Scythie, fit son possible pour gagner les barbares, au milieu desquels il bâtit des monastères: Uranius et Silvanus furent ses successeurs.

Ulfila aurait représenté le courant qui venait de Marcianopolis. Ses premiers élèves auraient été les Goths qui dès 350, d'après Auxentius, auraient passé le Danube. Un moine goth, Arpyla, apparaît dès 370 (p. 422). En vain Athanaric, partisan de l'usurpateur Procope, s'opposa-t-il au changement de religion, vers 370; son adversaire, le „juge“ Fritigern (comme Wingurich et Gaatha), conduisait le parti chrétien. En 372, un des évangélisateurs, S. Nicéas, fut noyé dans le Buzău (*Acta Sanctorum* du 12 avril; M. Zeiller ignore le travail roumain de M. Pârvan sur les «commencements du christianisme en Dacie»); S. Sabbas subit le martyre à la même date (*Patrologia graeca*, XXXII,

p. 613 et suiv.): on a sa Vie, qui n'a pas pu être rédigée par Ulfila lui-même. Une source vague parle aussi des martyrs Iuna, Rhima et Pina, Goths. Aliskon, où leurs corps furent portés, n'est pas mentionnée par les Byzantins dans les régions du Danube (voy. notre *Geschichte des rumänischen Volkes*, table).

Eusèbe de Nicomédie aurait sacré évêque missionnaire le Goth d'Asie Ulfila, inventeur des lettres gothiques et traducteur des Écritures. Au-delà du Danube, il chercha un refuge à Nicopolis, dont il eut, au nom de l'empereur, le gouvernement. A côté, Auxentius, son élève¹, conduira une ancienne communauté chrétienne à Durostorum. Tous ces évêques danubiens étaient alors ariens. Les adhérents de toutes les hérésies, à ce qu'il paraît, abondaient dans ces passages.

Au passage général des Goths, Ulfila devint l'apôtre arien de la nation entière. En 383 il se rendit à Constantinople, à «Christianopolis», pour une discussion de dogme, et il y mourut. M. Zeiller traite largement aussi des écrits de cette école gothe arienne, (un calendrier, un commentaire, le *Skeirein*, un martyrologe, même des chants liturgiques). Maximin serait l'auteur d'une interprétation latine sur l'Évangile de S. Mathieu, attribuée à Chrysostôme (*Patrologia graeca*, LVI, p. 611 et suiv.). Palladius avait commencé une discussion contre S. Ambroise, que Maximin continua. De tout cela résulte vraiment la conclusion de l'auteur: «l'Occident latin, l'Orient hellénique et le Nord barbare ont collaboré entre le Danube et le Balcan» (p. 518).

Reprenant l'histoire de l'Église latine de Illyrie, on voit les évêques ariens du Danube dicter aux conciles occidentaux d'Arles et de Milan (353 et 355). Le Pape Libère fut exilé en Thrace, puis à Sirmium. A Sirmium même en 357 on avait essayé de rédiger la doctrine, et le conflit se produisit entre anoméens et homéens. Le Pape capitulait presque. Une formule plus douce fut imposée à Sirmium encore par les Asiatiques aux Illyriens. La formule de Sirmium, qui proclamait le Fils semblable au Père, fut rédigée cependant sous cette même influence

¹ Son latin a des formes provinciales: scriptura, impassivilis, invisibilis, dereliquid, etc. Cf. aussi p. 483 n. 2 (Hisdrzël).

des prélats danubiens. Si le concile de Rimini les excommunie, l'empereur se déclara de nouveau pour ses conseillers. La sentence fut annulée. Le point de vue dogmatique de Sirmium s'imposa. Le concile de Constantinople lui donna ensuite une consécration solennelle. Basile d'Ancyre fut déporté lui aussi en Illyrie.

Quelques mois plus tard, l'empereur Julien revenait à un paganisme «éclairé». Avec Jovien et Valentinien l'arianisme ne regagna pas le pouvoir : la neutralité officielle ouvrit le champ aux disputes. En Gaule et à Alexandrie on revint aussitôt au crédo de Nicée ; les Illyriens furent invités à résipiscence. Germinius de Sirmium abandonna son parti. Mais Valens était un arien convaincu. Les champions de l'hérésie eurent, sauf à Sirmium, des successeurs fidèles à leur doctrine. Seule Tomis restait orthodoxe, dans une région où Halmyris recevait des prélats ariens exilés (p. 308). Il y eut même à Sirmium un concile orthodoxe, en 378. Gratien était à ce moment sur le Danube, alors que Valens mourait dans la grande bataille livrée aux Goths près d'Andrinople. Deux des évêques illyriens demandant à être jugés, provoquèrent la réunion du concile l'Aquilée, en 381 : Palladius et Secundianus furent condamnés. Le concile de Constantinople se déclara pour la profession de foi nicéenne, et le nouvel empereur Théodose, ennemi des Goths, veilla à ce que l'unité de l'Église fût rétablie. Un évêque de Sirmium prit part au concile romain de 382. Ambroise de Milan avait vaincu (Auxence de Durosstorum devint probablement un rival à Milan même). L'évêque arien de Poetavio livra sa résidence aux Goths.

Vers 390 l'hérésie de Bonose, évêque de Naïssus et adhérent de Photin, troublait cependant de nouveau l'Église. La Scythie Mineure était infestée par la doctrine de Novatien. Dorothee de Marcianopolis aurait renchéri sur les idées de Nestorius, patriarche de Constantinople, concernant le caractère de la Vierge ; ses suffragants le soutinrent. Il fut brisé. Le conflit eutychien ou monophysite donna occasion à Jean de Tomi de manifester ses qualités de combattant (*Journal of theological studies*, VII, p. 74 et suiv.). La cause d'Eutychés fut soutenue par Théodose II, au synode d'Ephèse (449) : seul des Illyriens, l'évêque de Remesiana y assista. Celui de Tomi prit-il part au synode

de Macédoine, qui, en 451, annula cette décision? Lorsqu'il s'agit de mieux élucider la question, les diocèses de la Mésie Supérieure et de la Dacie Ripuaire ne furent plus consultées: était-ce une preuve qu'elles appartenaient déjà aux barbares? La Scythie et la Mésie Inférieure ne manquent pas à l'appel. On retrouve les évêques de Durostorum, de Nicopolis, de Novae, d'Appiaria, d'Abrittos.

L'Hénoticon, sous Zénon, amène une rupture entre Constantinople et Rome (l'auteur présente ici toute l'histoire du vicariat de Salonique jusqu'au schisme d'Acace, qui le rendit vain). Les Huns conquièrent en 448 Sirmium, et la préfecture du prétoire fut transportée à Thessalonique. Quand le vicaire de cette ville devint l'adversaire du Pape, celui-ci aurait pensé à faire de l'évêque de Salone son délégué dans ces régions. Vers 515-517 la «Dacie» transdanubienne et l'Illyrie presque entière revenaient à Rome esclave des Goths, comme protestation contre Byzance monophysite. L'avènement de Justin rétablit l'orthodoxie dans les provinces de l'Empire, et les évêques d'Odyssos et de Nicopolis participèrent à cette décision. Une conscience particulière de ce territoire se manifeste aussi bien dans l'usurpation du «Scythe» Vitalien que dans l'activité des «moines scythes», auteurs de la formule conciliatrice du «théopaschisme» (*Patrologia latina*, LXV), désavouée par Paternus de Tomis; ils allèrent jusqu'au nestorianisme.

Justinien fonda le siège de Scupi dans une forme supérieure à celle de la Justiniana Prima (535), à laquelle était attaché par la novelle de 545 aussi le vicariat pontifical pour la «Dacie». Ulpiana devint la Justiniana Secunda. L'évêque d'Aquae sur le Danube fut rétabli (p. 388). Cette situation ne continua que jusque vers 600, époque de l'invasion slave: les évêchés du Norique et de la Pannonie s'orientèrent bientôt vers Aquilée, en concurrence avec Grado, plus tard avec Salzburg. Dès 544 Justinien avait provoqué la querelle des Trois Chapitres. Rome protesta, et le schisme reprit. Au concile de 553 la Mésie Inférieure n'est pas représentée, mais Tomi avait un évêque, Valentinien (p. 398). Les évêques danubiens s'étaient, du reste, séparés dès 549 de la politique impériale et du Métropolitain de Justiniana Prima. On finit par se soumettre;

la Pannonie et le Norique seuls allèrent jusqu'à désavouer le Papel ui-même.

Quant aux Goths, leurs évêques après Ulfila se mêlèrent aux vicissitudes de l'arianisme constantinopolitain. On ne leur donnait pas d'église dans la capitale même, malgré le grand rôle joué par leurs conationaux, un Plintha, un Gaïnas. Alaric avait des évêques goths dans ses pérégrinations, Sigishaire baptisa dans l'hérésie Attale, l'usurpateur romain placé par le roi. Justinien extirpa l'hérésie romaine aussi bien que le rameau goth.

Mais d'autres barbares, de l'Occident, se l'étaient appropriée, Les Alains d'Aspar fils d'Ardabour, les Ostrogoths qui, à leur tour avaient passé le Danube, les Gépides, les Vandales, les Ruges et les autres guerriers d'Odoacre, les Alamans, les Thuringiens, les Lombards (les Lombards, les Suèves, les Burgondes, les Hérules furent d'abord orthodoxes).

La lutte de l'arianisme avec le catholicisme sur les bords du Danube est présentée dans un dernier chapitre. S. Ambroise lui-même évangélise les restes des Marcomans. S. Jean Chrysostôme cherche à gagner les Goths de Constantinople. Théodoret prétend que le patriarche envoya des missionnaires aux Scythes se trouvant au-delà du Danube (probablement des Huns); l'évêque Théotime de Tomi travaillait dans ce même sens. De Remesiana, S. Nicéas, évêque de cette ville, ajoutait ses objurgations: c'est un écrivain remarquable, auquel on a attribué l'hymne du *Te Deum* (la bibliographie, p. 554 note 4). «Il est de ces docteurs, en accord avec le sens intime du peuple chrétien, pour qui le christianisme n'est pas un système, mais avant tout une vie» (p. 555). Son activité de propagande regardait aussi les restes des Besses, ce qui signifie plutôt les colons romains restés dans la Dacie de Trajan (cf. l'étude, citée, de M. Pârvan).

Des Huns du Bosphore furent aussi convertis au VI-e siècle (pp. 564-565). M. Zeiller donne toute une liste de personnages goths vivant dans l'orthodoxie (l'évêque Frithila, entre autres, Hereleuva, mère du roi Théodoric, devenue Eusebia, Jordanès lui-même). Le bonosisme trouva aussi des adeptes dans les Alpes germaniques et chez les Burgondes (p. 579). Chez les Francs, la sœur de Clovis, Lantechilde, était arienne d'après Grégoire de Tours. M. Zeiller observe avec raison que les

barbares ariens ne ressentaient pas envers les indigènes catholiques l'antipathie que leur portaient ceux-ci (p. 583). Les quartiers goths, avec leurs églises réprouvées, se tiennent à part des villes romaines; les évêques n'ont qu'un rôle national et local, sans liens hiérarchiques, ce qui amena la ruine de leurs communautés¹.

En accumulant un si grand nombre de faits dans les dissertations critiques qui, mises à côté, forment son important ouvrage, et en relevant des témoignages jusqu'ici négligés, l'auteur a rendu un service de premier ordre à quiconque étudiera l'Illyricum du II-e au VII-e siècles. **N. Iorga**

* * *

A. Rubió i Lluch, *La Grecia catalana des de 1370 a 1377* (extrait de l'Annuaire de l'Institut d'études catalanes), Barcelone, 1914.

M. A. Rubió i Lluch, dont on connaît les nombreux et importants travaux concernant l'expansion catalane en Orient, se propose de montrer dans une étude combien cette expansion, se distinguant des seigneuries franques d'Orient, offre de vigueur ethnique, par la présence sur cette terre nouvelle de familles entières, par les rapports directs et fréquents avec la population grecque, par les coutumes qui ont été transportées et les institutions nouvelles qui s'y ajoutèrent, recouvrant l'ancien fond indigène².

Il commence par Roger de Luria, seigneur de Thèbes, „vicaire de la communauté d'Athènes“, qui fut adversaire des Turcs ainsi que de Venise et des seigneurs francs, comme les d'Enghien, qui réclamaient le duché d'Athènes. Un de ses successeurs recevait du roi de Sicile, patron de cette fondation catalane, les titres de Corinthe, d'Argos et de Bodonitza. Il avait été question même d'un mariage entre la princesse Constance de Sicile, fille de Jean duc d'Athènes († 1338), et Gautier d'Enghien. Guy d'Enghien portait le titre de seigneur d'Argos et de

¹ Les Bulgères de Busan, dont parlent Paul Diacre (XV, 25), Cassiodore (année 504) et Ennodius, sont sans doute, des Avars.

² Sur les noms de la Compagnie, „de Macédoine“ „de Romanie“, voy. p. 64, note 2.

Nauplie, pendant que Gautier II se considéra jusqu'à sa mort, en 1381, comme duc d'Athènes. Avant lui, héritant du titre ducal, Jean d'Enghien se proposait, en 1370, de conquérir Athènes sur les «bandits catalans».

Venise intervint comme médiatrice, et elle arriva à imposer une paix par laquelle, d'après des conventions antérieures, Marie, fille de Guy, allait épouser le «viguier» de Thèbes, Jean de Lluria, frère de Roger, considéré comme futur héritier de son beau-père. A cette occasion la République avait pu acquérir Karystos dans l'île de Nègrepont, et on lui confia en gage Mégare. Et Marie, n'ayant pas épousé le Catalan, devait être la femme de Pierre Cornaro pour laisser ses terres en héritage à la patrie de ce dernier.

Le nouveau vicaire général sicilien fut, dès 1370, Mathieu de Peralta ; il avait le droit de commander «au capitaine ou viguier, aux syndics procureurs, au conseil et à d'autres officiers» de Thèbes. Un Guillaume de Peralta avait épousé la fille de Jean d'Aragon-Randazzo, duc d'Athènes et de Néopatras jusqu'en 1348. Il trouva les seigneurs en possession des cités voisines et toujours luttant entre eux. La situation, surtout à cause de la nécessité d'être toujours prêts contre les Turcs, était si grave qu'on pensait à soumettre ces possessions du Levant directement à la Couronne d'Aragon, passant par-dessus la royauté déchue de la Sicile. La reine Éléonore, sœur de Frédéric, était disposée à les accepter, et elle donne des ordres comme duchesse d'Athènes : du reste, dès 1358 le roi sicilien avait fait don de son île et des fiefs grecs à Éléonore. Ces fiefs étaient en ce moment prisés à la valeur de cent mille florins d'or (p. 14).

Peralta ne réussit pas dans sa mission. Quelques mois plus tard, en 1370 encore, le roi de Sicile donnait pleins-pouvoirs contre les fauteurs de troubles à Guillaume d'Almenara, auquel il confiait la place de Livadia.

Ceci fournit à M. Rubió i Lluch l'occasion de s'étendre sur l'histoire, qui est bornée presque seulement à l'époque catalane, de cette place importante, qui venait aussitôt après Athènes et Thèbes (p. 26). La ville était dominée par un puissant château et dans l'église de S. Georges elle conservait la tête du martyr -- demandée ensuite par Pierre-le-Cérémonieux, roi

d'Aragon —, tête qui figure sur le sceau même de cette «*felix societas Francorum*».

Athènes, beaucoup déchue en regard de Thèbes, était gouvernée alors par le capitaine et châtelain, dit parfois même viguier, Galceran de Peralta, parent du viguier. Il avait été prisonnier des Navarrais. Elle contenait un millier de maisons seulement et n'avait aucun commerce : un tiers des habitants aurait été catalan (p. 32). Les emblèmes catalanes étaient gravées sur les portes. L'auteur relève que les Catalans révéraient les grands souvenirs anciens.

Le château, très puissant, dont les restes ont été détruits en 1874, entourait le Parthénon, devenu la fameuse église de la Vierge, les Propylées ou la chapelle de S. Barthélemy. Un prélat catalan, Antoine Ballester, fut nommé archevêque par le Pape Grégoire XI¹. On sait que le Florentin Renier Acciaiuoli, qu'on retrouve à Corinthe dès 1373, était maître d'Athènes en 1387-1388 : en 1391 il se reconnaissait vassal du comte de Savoie (p. 37, note 2). Des Italiens comme François de Crémone, notaire de Corinthe, l'avaient aidé dans ses progrès (p. 71).

Peralta et Almenara, essayant d'introduire un ordre assuré, rencontrèrent l'opposition des seigneurs et des villes, qui invoquaient les statuts mêmes de la Compagnie. On demandait des viguiers indigènes et pour le seul terme coutumier de trois ans; les villes se réservaient même de les désigner; on voulait que l'office des viguiers et capitaines fut séparé de celui des châtelains. La couronne dut admettre ces prétentions. (M. Rubió i Luch parle ensuite des autres officiers en terre de Grèce: capitaines d'origine italienne, sous-châtelains, baillis, etc.) On ne voulait pas que les châtelainies de Livadia, Néopatras et Sidérokastron pussent être réservées par le roi.

Après le départ de Peralta, deux membres de la famille de Frédéric d'Aragon, Boniface et Louis, se disputèrent le pouvoir. En 1375 la même volonté des habitants imposa le comte de Salona. Almenara revint pour défendre la frontière contre les Navarrais; il devait mourir sur les murs de Livadia. Peralta reparut à Athènes. Thèbes se choisit un chef dans la personne de Nikolaki d'Ardoyno.

¹ Des Catalans occupèrent aussi les sièges de Néopatras et de Mégare

Les origines des Acciaiuoli, Nicolas, Ange, Nerio, sont exposées ensuite. La famille reçoit Corinthe de l'empereur latin de Constantinople, prince d'Achaïe. Renier commença, par une concession de l'«impératrice» Marie de Bourbon, comme seigneur de Vostitza. Il gagna Angélokastron et Klarentza, Andravida, Kalamata : il avait voulu épouser l'héritière de l'Archipel, et sa femme lui donnait des liaisons en Eubée. Deux Acciaiuoli avaient l'archevêché de Patras. Érard III, baron d'Arcadie, et Zaccaria de Véligosti continuaient à côté l'ancien régime français. En 1374 Renier avait, sur les Catalans, Mégare.

Le comté de Salona (Sola), avec sa citadelle de Stromoncourt (Amphyssa), fut la base de la puissance du comte Louis, fils de l'infant Frédéric. Sa famille possédait aussi Gardiki, l'île d'Égine, et Karystos et portait le titre de Matia et de Gozzo. Louis réussit à rassembler tous les fragments de l'héritage, et son mariage avec Hélène Cantacuzène lui permit d'y réunir les domaines grecs du voisinage. Les Valaques de Lidoriki, opiniâtres à défendre leur indépendance, le reconnurent : il en fut de même des habitants de Vitrintza, en face de Vostitza, et de Galaxidi. Son oncle, Boniface, ses cousins avaient dû lui céder le pas.

Il prolongea l'agonie de la domination catalane, s'appuyant aussi bien sur les communautés des villes, qui obtinrent—Thèbes en 1376, Athènes en 1382—de la Couronne de Sicile la confirmation de leurs privilèges. L'auteur donne des notes toutes nouvelles sur le commerce de Thèbes (p. 84 et suiv.).

Après la mort de Frédéric III, roi de Sicile et duc d'Athènes, ce dernier titre fut porté, de 1377 à 1380, par sa fille Marie. Puis il passa aux rois d'Aragon, pour revenir à la Sicile sous Martin I-er de Sicile (1392-1409). L'invasion navarraise réduisit le duché à Athènes et à Égine.

Les relations avec les Grecs sont prouvées par des mariages, comme celui de Guillaume d'Almenara avec Frangoula Puigperdines, fille du seigneur catalan de Karditza et d'Atalanti et d'une indigène, Skarlata, ou par des cessions de territoires, comme ceux qui furent donnés, en 1381, à Démètre Rendi (p. 22). Près du château de l'Estir (Stiri), en Phocide, s'élevait le monastère de S. Luc, décrit par MM. Weir Schultz et Sidney Howard Barnsle en 1901 (*The monastery of Saint Luke of Stiris, in Phocis*).

En 1379 l'Estir est défendu contre les Navarrais par les deux châtelains grecs de Salona. Tel Catalan d'Athènes, où on parlant cette langue¹, En Pan, apparaît dans les documents sous la forme, influencée par le grec, d'Emban; un habitant de Thèbes, Catalan, s'appelle Nikolaki Arduino, Le savant archevêque de Thèbes, Simon, traducteur de Plutarque, était Grec d'origine (cf. p. 88, note 2). En échange il y avait en 1383 des Grecs à Constantinople connaissant le catalan (p. 41, note 3): on le saif par la réponse du roi Pierre à l'empereur Jean, qui se plaignait de ce que le consul catalan de Péra était un Génois. Les notaires étaient souvent Grecs ou même Albanais (p. 58 note 2). Vers la fin de siècle il y eut même un châtelain grec à Salona. Un des membres de la grande famille des Novelles, Missili, était considéré comme à demi hellénisé (p. 81).

Il n'y a pas jusqu'aux noms vulgaires de Cetines et de Stives² pour Athènes et Thèbes, admis dès le début par la chancellerie catalane, qui ne prouvent un contact très sérieux et intime². Pendant la durée de l'interdit beaucoup de Catalans passaient au culte grec (pp. 44-45).

Au cours de son exposition M. Rubió i Lluch cite plus d'une fois des documents inédits concernant aussi les indigènes des Balcanes. Ainsi cette demande d'Alphonse Frédéric d'Aragon, gouverneur du duché d'Athènes, au roi d'Aragon Alphonse III pour en avoir en fief le château de Néopatras comme capitale «de la forte terre de la Blaquie», de la Valachie grecque (p. 17; l'acte dans le *Primer Congrès internacional de la lengua catalana*, I, Barcelona 1908, p. 248): cette terre, conquise, devint ainsi le duché de Néopatras (*Grecia catalana*, p.60). Le prince fut refusé et l'auteur admet que ce fut la raison pour laquelle il quitta les fonctions de vicaire général. Des Arméniens sont constatés à Thèbes en 1375 (pp. 70,187). M. Rubió i Lluch croit que Mégare fut conquise par Nerio Acciaiuoli avec le concours de soudoyers grecs et albanais. Son successeur Antonio était né de ses relations avec Marie, fille du notaire grec Rendi.

¹ L'auteur a trouvé sept documents en cette langue, venant aussi de Thèbes de Cassandrie et de Salone (p. 41).

² Sur Athènes au commencement du XV-e siècle il aurait fallu voir aussi notre article *Un viaggio alla Tana*, dans le „Nuovo Archivio Veneto“ XI, 1.

L'ouvrage est orné de plusieurs planches, parmi lesquelles nous relèverons celles qui présentent le monastère de S. Luc *Stiriotis*, bâti en belles pierres de taille et aux intéressantes fenêtres romanes ; une petite tour élégante le surplombe. Les peintures (p. 26) paraissent appartenir au XIV-e siècle¹.

Il nous reste à désirer la publication prochaine du «Diplomataire de l'Orient catalan au XIV-e siècle» et de l'Histoire de la domination catalane en Grèce, promises par l'auteur.

N. Iorga.

* * *

Bruno Guyon, *Balkanica*, Milan 1916.

L'auteur, professeur à *Istituto orientale* de Naples, s'occupe surtout des Slaves balcaniques. Quant aux Roumains, il croit les connaître suffisamment pour leur jeter l'injure qu'ils manquent d'individualité énergique», ce qui les a empêchés de jouer un rôle quelconque dans la «Balcania». L'histoire des Roumains ne trouve pas non plus grâce devant ses yeux : „au fond, le produit de l'histoire de ce peuple est plutôt une partie d'un mouvement général dont l'origine et le centre sont en dehors de la Roumanie“. Il faudra donc se résigner : M. Bruno Guyon l'a dit.

Mais les notes du professeur de langue serbe sur les Slaves des Balkans ne manquent pas d'intérêt. L'étude sur l'„âme slave“, qu'il connaît sous toutes les formes, est pleine d'aperçus nouveaux : il signale la note païenne dans les chants épiques russes et yougoslaves (il croit à l'authenticité de la „Chanson d'Igor“). Les pages sur les chants féminins de Serbes intéresseront aussi : ces chants se rattachent sans doute à ceux de l'Italie ; les ressemblances avec la poésie mélique des Grecs, la conservation des catégories lyriques pour les morts, pour les noces, pour les fêtes, pour le matin et le soir, pour les gens de champs, les mendiants, les aveugles s'explique par la permanence thraco-illyrique dans ces régions. La personnification des éléments du règne végétal a la même source. Les „fables“ animales ont plutôt une origine asiatique et byzantine (cf. p. 21). Dans plusieurs endroits M. Guyon rappelle l'origine italienne de la littérature cultivée des Serbes, rapportant Ve-

¹ Le paragraphe concernant l'avance ottomane à la page 47 devrait être refait sous tous les rapports.

tranié au Dante, Hectorović et Zoranić à Sannazaro, Gundulić à Torquato Tasso, Palmotić à Vida; au XVI-e siècle Dinko Raniima vit à Florence, Dinco Zlatarić à Padoue, Tzviéta Zuzorić est mariée à un Florentin (pp. 88-89). Dans l'*Osmanide* de Gundulić—Krounoslava, épouse de Korecki, est une princesse Movilă, Moldave, fille du prince Jérémie (p. 91) —, il y a des motifs italiens. Iovan Iovanovitsch (1833—1904) chante les héros du *risorgimento* italien. S'occupant de la „Danoia“ du Dante, l'auteur relève le passage de César de Nazianze (dans Photius) sur les noms du fleuve («Danube» pour les Illyres; „Dunab“ et „Dounanti“ pour les Goths); il croit que le nom du Danube vient du suève *dauv*, puissant (mais le nom roumain de *Dunăre*, qui renverse toute la construction?; on se demande si ce nom roumain accentué, *Dunărea*, n'a pas passé dans l'italien de Dante; voy. notre *Revista istorică*, juillet-septembre 1921). Traitant après M. Rešetar des „Slaves du Molise“, M. Guyon rappelle la présence des Slaves du côté d'Ancône, d'Osimo, de Vasto et de ce Molise, où ils survivent: à ces Slaves étaient mêlés aussi les Valaques slavisés, les Morlaques. A retenir dans un autre article l'observation que la toponymie serbe s'inspire des aspects de la nature, et non de la descendance (p. 84) comme la roumaine dans les Carpathes et sur le Danube.

M. Guyon étudie ensuite, sous le rapport de la haine contre le Turc, la littérature serbe du XIX-e siècle: Préradovitsch, Prejren, Sima Miloulinovitsch, Mazouranitsch, Pierre Pétrovitsch Niégouch, Dragassévitsch, Kazanski, Illitsch („Prométhée délivré“), Kranitschévitsch, Soudétschitsch. Peu de choses nouvelles dans l'étude des rapports spirituels entre Serbes et Bulgares (des extraits de Vazov).

Une étude de folklore suit, sur la légende de Troie chez les Slaves du Sud; il est question de la prise de «Trad» contre le roi Alexandre, un mélange de fables d'origine gréco-syrienne. Les chansons du Monténégro forment un chapitre spécial.

La situation relative des races en Macédoine est présentée séparément (mais vraiment pourrait-on accepter cette étymologie de „Bulgare“: bulgar=Volga et our, seigneur?): des observations utiles sur le dialecte oriental et occidental bulgare en Macédoine et sur le langage „intermédiaire“ de Salonique, avec des phénomènes phonétiques qui renvoient plutôt au serbe, comme, surtout, pour le dialecte macédonien de l'Orient.

Une analyse des jeunes poètes serbes (romantiques : Iovanovitch, Yakchitsch, Nénadovitch, Costitsch ; parnassiens : les deux Ilitsch, Mitrovitch, Santitsch ; individualistes : Doutschitsch, Rakitsch, Stéfanovitch, Pétrovitch), sera lue aussi avec attention. Dans des articles qui font la guerre aux Bulgares, on trouve ci et là des renseignements scientifiques, comme l'indication de cette „admirable cartographie d'après Ptolémée“ (*tolemaica*), qui est contenue dans le ms. „urbinate 82“ du Vatican, manuscrit apporté d'Andrinople à Florence en 1438 : il contient, l'auteur nous l'assure, des notes précieuses sur la Dalmatie et l'Illyricum (pp. 311-312).

Nous signalerons aussi le chapitre sur „l'élément roman dans la langue albanaise“. M. Guyon note d'abord les différents courants de l'immigration des Albanais en Italie : 1448 dans la Calabre, 1461 dans le Capitanat et à Molise, 1467-1471 dans ces mêmes régions, ainsi que dans la Pouille et la Calabre, 1478 en Calabre, chez le prince de Bisignano, époux d'Irène Castriota ; 1481, en Sicile, 1552-1554 dans cette île ainsi qu'en Calabre et dans la Basilicate, puis 1680 à Campobasso et Foggia, 1774 à Terramo et à Brindisi. L'Italie gagna ainsi une population albanaise qui compte encore 120.000 âmes. On trouve ensuite la liste des ouvrages italiens sur l'Albanie : „Dictionnaire latin-épirote“ du frère Blanchus (1635), catéchisme de Pierre Budi (1664), le „Cuneus prophetarum“ de Pierre Bogdan (1685), les «Observations grammaticales» de frère Maria de Lecce (1716), l'„Essai de grammatologie comparée“ de Camarda (1864-66), la grammaire et le vocabulaire de Francesco Rossi (1866), à côté de chants populaires de De Rada (1847, 1866), de Vigo et Crispi (1857). Quant à la langue, les neuf dixièmes du catalogue de Meyer concernent tous les domaines de la vie rurale et des relations sociales.

Un dernier chapitre enfin est consacré aux „noms sur les deux rivages de l'Adriatique“. L'auteur sépare des Illyres les Vénètes, les Liburnes, les Nestes, les Dalmates, de fait simples tribus. Il admet la grande ressemblance de la langue illyrienne avec la langue thrace. Il fixe par le traitement de la palatale (č ou s et z) la différence entre les deux. Il reconnaît que leur mélange donna les premières bases de l'albanais. Les Messapes italiens viennent, d'après les sources anciennes, de l'Illyricum ; ils portent aussi des noms de tribus thraces ; au contraire les

Japyges sont originaires de l'Illyrie septentrionale. Puis l'auteur traite des rapports multiples, de l'Italie à la Phrygie asiatique, du nom de Gargaro (le phrygien *gargaro* est le neutre pluriel de *gar*, montagne, cime; cf. slave: *gora*; dans Aristote l'Italie montueuse elle-même est une „Gargarie“). M. Guyon relève aussi la relation entre le Sirmium dace et le paléo-vénète Sirmium sur le lac de Garda (le terme signifie promontoire). N. I.

CHRONIQUE

M. Nicolas Festa, le byzantiniste bien connu, entreprend la publication d'une nouvelle revue destinée à faire connaître l'Orient européen. Portant le titre *L'Europa orientale* et représentant le nouvel «Institut pour l'Europe orientale», qui vient de se fonder à Rome, elle s'occupe aussi bien des Balkans et des pays carpathiques que de la Létonie.

On trouvera, dans le premier numéro un article sur le Dante dans la „Littérature croato-serbe“. L'auteur, M. A. S. Cronia, traite de cette littérature même, montrant que des vers en croate ont été trouvés par Jireček dans les livres de la douane de Raguse vers 1430 (certaines traces datant du XIV-e siècle sont aussi signalées). L'influence de Pétrarque et des strambotti italiens détermine ensuite tout un mouvement poétique au XIV-e siècle. Les Menze, les Darsa sont des italianisants de Raguse, seul abri de cette poésie d'emprunt. Quant au Dante lui-même, c'est encore un Ragusan, Mauro Vetrani (Vetranic), qui a cherché à l'imiter (vers 1482): il avait visité deux fois, dans sa jeunesse, l'Italie. Mauro a présenté dans son pèlerin la chasse vaine au bonheur: l'analyse qui nous est donnée montre l'absurdité de ce produit barbare. Dans ces 4374 vers il n'y a, paraît-il, que la licence effrénée d'une imagination fantastique. M. Cronia a raison de dire que, allégorie à part, il y a beaucoup de l'Arioste dans ce fatras.

* * *

Dans le *Temps* du 8 août une brève notice de M. Puaux sur le «drapeau tricolore à Constantinople» (ambassade du «citoyen» Descorches sous la Révolution).

* * *

M. G. F. Abbott vient de faire paraître à Londres, sous le titre *Under the Turk in Constantinople, a record of sir John Finch's Embassy, 1674-81* un volume basé sur la correspondance diplomatique anglaise de Turquie.